LOUIS MÉNARD 1822–1901

Euphorion : I

Salut, Himalaya, berceau des premiers âges,
Dont le front, par delà le plus haut des nuages,
Loin, bien loin dans l'éther immobile et dormant,
Sur les grands horizons règne éternellement !
O géant, roi des monts, de quel orgueil sublime
S'enfle ton cœur de dieu, quand, de ta blanche cime,
Sur ta tête tu vois le ciel, et sous tes pieds
L'Inde, ton bel empire, et ses bois de palmiers,
Et ses fleuves tombés de tes mains, et ses villes
Où dorment les tombeaux des peuples immobiles ;
Terre douce et féconde, où mille voluptés
Exhalent leurs parfums dans les airs enchantés.

Les vieux fleuves au loin règnent sur l'or des plaines
Et déroulent en paix leurs majestés sereines.
Ils s'égarent souvent dans l'ombre des grands bois,
Et leur voix se confond avec les mille voix
Qu'étouffe la forêt sous ses voûtes obscures.
Alors, pour assoupir et mêler les murmures,
Les cèdres du rivage inclinent leurs fronts noirs ;
De l'un à l'autre bord, comme des encensoirs,
Les lianes en fleurs lançant leurs girandoles,
S'enlacent sur les flots en obscures coupoles.

Mais est-il un seul lieu sur la terre, ô Kachmir !
Qui vaille ta vallée et ton ciel de saphir ?
L'Himalaya, debout près de toi, te protège,
Et sur tes horizons dresse son front de neige ;
Et les vents du tropique, en passant sur tes fleurs,
Chargent leurs ailes d'or de magiques senteurs.

C’est là, parmi les fleurs, sous la brise embaumée,
Qu’Euphorion ouvrit sa paupière charmée.
Saluant la lumière, il contemple, ébloui,
Les changeants horizons qui s’ouvrent devant lui
Et jette, en secouant l’or de sa chevelure,
Un caressant sourire à toute la nature,
Et ses ailes d’argent volent d’un libre essor
Dans les airs ruisselants d’azur, de pourpre et d’or.

C’est l’heure où le soleil, sous sa voûte profonde,
Baigne la terre en fleurs dans sa lumière blonde ;
Le lac, les champs féconds, les bois mystérieux,
Nagent dans l’éther calme en souriant aux cieux.
Et la vie en tous sens frémit, filtre et serpente,
Flot mobile et fécond, sève luxuriante,
Long torrent de parfums, de lumière et de bruit,
Qui fermente et bouillonne, en fleurs s’épanouit,
S’exhale en chants d’oiseaux, coule en flots, monte en gerbes :
Insectes scintillants, reptiles sous les herbes,
Fleurs dans les champs, poissons nacrés dans le flot clair,
Bruissement de l’eau, bourdonnement de l’air ;
Et du lac de cristal, de la plaine dorée,
De la forêt touffue, obscure, enchevêtrée,
L’hymne de volupté, s’échappant à la fois,
Au ciel immaculé monte par mille voix :

Peuple des airs, des eaux, des champs, des bois pleins d’ombre,
Créatures sans nombre,
Sous le dôme infini des grands cieux étoilés
Chantez, aimez, volez.
Que tout être s’abreuve aux sources d’où ruisselle
La vie universelle !
Flux et reflux, naissance et mort, fête éternelle
Où tous sont appelés !

Étoiles d’or, mêlez en rondes cadencées
Vos courbes enlacées ;
Mondes errants, suivez vos guides dans les cieux !
Sur leurs fronts radieux,
Comètes, déroulez comme des auréoles
Vos vagues paraboles !
Chœurs alternés du ciel, entretiens sans paroles,
Appels mystérieux !

Croisez-vous, circulez, effluves électriques,
Dans les champs magnifiques
De l’impalpable éther, dans les gouffres profonds
De la terre et des monts !
Glissez, coulez, versez dans les bois, dans les plaines,
Vos ardeurs souterraines,
Que la terre, sentant vos flammes dans ses veines,
Ouvre ses flancs féconds !

Fraîche haleine des fleurs, parfums, caresses molles
Que voilent leurs corolles,
Voix des grands palmiers verts échangeant leurs baisers
Dans les vents embrasés ;
Roucoulements d’amour, soupirs des tourterelles,
Doux frémissements d’ailes,
Volez, suspendez-vous sur les brises nouvelles,
Murmures apaisés !

Volupté ! volupté ! source de toute vie,
La nature ravie
T’appelle ! La vois-tu palpiter et frémir
Sous l’éternel désir ?
Mêle encor, pour noyer notre soif haletante,
Dans la coupe énervante
Tes magiques poisons, et la sève brûlante
Du fruit qui fait mourir !

Les êtres tour à tour meurent sous ton étreinte,
Mais toi, volupté sainte,
Tu rejettes, ainsi que des jouets brisés,
Tes amants épuisés.

Les générations de toute créature
Passent comme un murmure,
Mais la toute-puissante, immortelle nature
Renaît sous tes baisers !

Euphorion.

Tes esclaves sans nombre attendent, ô nature !
La part de volupté que ta main leur mesure ;
L'hymne sans fin vers toi s'élève : que te sert,
A toi, bercée aux chants de cette cour joyeuse,
O nature orgueilleuse !
Une note de plus dans ce vaste concert ?

Assez d'êtres sans moi t'obéissent, ô reine !
Et se courbent devant ta force souveraine ;
Je ne puis m'atteler à ton char triomphal.
Brisant les chaînes d'or que ton orgueil me rive,
Par ma force native
Je veux prendre mon vol vers le monde idéal ;
Jusqu'au terme rêvé je tracerai ma voie,
Loin des torrents d'amour où leur force se noie,
Loin de ce tourbillon qui les emporte tous,
Et je saurai, du ciel traduisant le mystère,
Faire voir à la terre
Des formes de beauté dont Dieu sera jaloux.

Dans ce monde de l'art, plein de clartés sereines,
Sans trouble j'entendrai les chants de tes sirènes ;
Leurs fascinations ne pourront m'éblouir.
Toujours dans le miroir uni de ma pensée
Leur image tracée
En poëmes de marbre ira s'épanouir.

Ainsi, pour pénétrer dans la sphère divine,
Euphorion chassait du fond de sa poitrine
Le désir du bonheur qui ne dure qu'un jour.
Sans le connaître encor repoussa-t-il l'amour,
Ou bien méprisa-t-il des voluptés conquises ?
Je ne sais : car il est des âmes indécises
Pour qui l'amer dégoût devance le plaisir,
Et chez qui l'espérance émousse le désir.
Cependant, comme si la nature éternelle
Voulait le retenir et l'enchaîner près d'elle,
Un chant d'adieu, vers lui par la brise emporté,
S'envola, triste et doux comme une nuit d'été :

Adieu ! plus mollement que ne fait la liane
Qui serpente et qui glisse entre les bananiers,
Et plus étroitement que le flot diaphane
Qui caresse tes pieds,

Dans une étreinte ardente, entre mes bras d'ivoire
Je voulais t'enlacer ; je voulais t'endormir
Aux effluves d'amour de ma prunelle noire,
Et je voulais t'offrir
Mille bonheurs rêvés où le désir succombe,
Philtres qui font aimer, chansons, parfums des fleurs,
Sourires amoureux et baisers de colombe,
Enivrantes langueurs !

Mais je te souriais en vain : dans d'autres voies
L'orgueil t'égare, et moi, tu me fermes tes bras,
Tu t'éloignes, murant ton âme aux saintes joies
Que tu regretteras.

Adieu ! la vie est bonne, et tu l'as repoussée ;
Tu foules sans regret les pauvres fleurs d'un jour ;
Insensé ! pour régner seul avec la pensée
Tu repousses l'amour !